

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
La Rédaction à SILVAIRE
L'Administration à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr. »
Six mois 4 fr. »
Trois mois 2 fr. »

Anniversaires Sanglants

La Commune de Paris --- Emile HENRY
Mai 1871 — Mai 1894

LA COMMUNE

La Commune de 71 marque certainement une grande date révolutionnaire, pourtant elle ne fut dans son programme et ses procédés ni anarchiste ni même réellement socialiste. Née de l'exaspération des Parisiens désabusés contre un gouvernement dit de « défense nationale », qui n'avait rien su défendre ; des souffrances matérielles et morales d'un siège de cinq mois, et enfin de l'appréhension qui causait l'attitude provocatrice d'une Assemblée monarchiste et cléricale, élue sous les baionnettes allemandes, le mouvement de la Commune fut, à son origine, nettement patriotique et républicain. La première explosion de colère et d'enthousiasme passée, beaucoup — il faut bien le constater — restèrent nominalement dans les bataillons fédérés tout simplement pour toucher la solde quotidienne de 1 fr. 50, qui seule permettait de subsister, la vie industrielle et commerciale de Paris n'ayant pas encore repris son essor. C'est ce qui explique comment, alors qu'une « statistique officielle du ministère de la Guerre proclamait imperturbablement un total d'environ 180.000 combattants, moitié pour la garde nationale sédentaire, moitié pour les bataillons de marche, la Commune n'eut pas plus de quinze mille défenseurs effectifs pendant les cinquante jours de combat sous Paris, chiffre réduit à moins de dix mille pendant la semaine de lutte aux barricades — la semaine sanglante.

C'est que les dix-huit années de régime impérial n'avaient été propres ni à former des caractères, ni à faire germer des idées. Par haine des républicains, bourgeois fusillés de juin 48, le peuple avait laissé Bonaparte s'emparer du pouvoir et instaurer le régime du sabre, du goupillon, de la haute noce et de l'abâtissement général. On se couvrait de gloire en enfumant des Arabes, en mitraillant des Chinois, en pendant des Mexicains et en protégeant le pape par l'extermination des Garibaldiens. On multipliait les miracles à Lourdes et à la Salette. Lorsque, de 1868 à 1870, un vent de réveil commença à souffler, les plus violents, sauf un très petit nombre, bornèrent leur révolutionnarisme à revendiquer un gouvernement républicain. Inutile de creuser les problèmes sociaux, l'Etat providence, changé d'étiquette, ferait tout.

Pourtant, dès 1864, l'Association Internationale des Travailleurs s'était constituée, mais pour se montrer à ses débuts indécise et flottante. Les proudhonniens qui croyaient pouvoir éliminer l'exploitation capitaliste et son soutien l'Etat par la simple et pacifique association des déshérités, y avaient d'abord dominé. Puis les idées communistes et collectivistes y avaient fait leur apparition pour donner finalement naissance à un courant autoritaire avec Karl Marx et à un courant libertaire avec Bakounine.

Mais les sections adhérentes demeuraient sans force réelle, numérique ou financière, et quand l'insurrection du 18 mars éclata, les internationalistes parisiens n'étaient encore qu'une poignée perdus dans la masse qui ne les connaissait pas, qui ne les eût point compris.

L'individu ou le parti révolutionnaire doit avoir à la fois un idéal et un programme.

Sans l'idéal qui élève sa vision et fortifie son courage, il tombe au rang du vulgaire politicien qui, dans le jeu formidable des événements, ne voit que les plus mesquines satisfactions du moment pour lui et sa coterie. Sans programme d'action, il est frappé d'impuissance. Les hommes de la Commune n'eurent qu'un idéal confus et ne surent pas d'avantage s'unir sur un programme du moment, ferme ou souple.

Tout d'abord, le Comité central de la garde nationale, que le mouvement du 18 mars avait porté à l'Hôtel de Ville, était composé de braves gens, estimables, sincères, courageux pour la plupart, mais peu préparés à jouer un rôle prépondérant dans la révolution d'une ville de deux millions d'âmes, se débattant entre une armée ennemie et une armée étrangère prête à intervenir dans la lutte.

Le Comité central, par excès de scrupules, avait perdu huit jours à préparer l'élection d'une Commune à laquelle il put légalement remettre ses pouvoirs. Comme si les révolutions victorieuses ont besoin d'être légalisées ! Pendant ce temps, le gouvernement réfugié à Versailles y concentrerait des troupes, s'entendait avec Bismarck — bourgeoisie républicaine et monarchie étant solidaires contre les révolutions populaires — et cent mille soldats français, prisonniers en Allemagne, étaient lâchés pour venir saigner à blanc la révolution parisienne.

On sait comment ces troupeaux, abrutis par le service de sept ans, ulcérés de leurs défaites et commandés par des officiers bonapartistes sous la direction suprême du soudard Mac-Mahon, le vaincu de Reischaffen et de Sedan, prirent une glorieuse revanche contre le peuple, exterminant jusqu'aux femmes, enfants et vieillards. Républicains bourgeois, bonapartistes, royalistes de la Commune, et se fit tuer sur une barricade, après s'être écrié dans une proclamation célèbre : « Plus d'états-major ! Place au peuple ! »

Hélas ! le peuple, qui avait fait le 18 mars et bouillonné au début, s'était peu à peu refroidi, retiré de la lutte. Seuls une poignée de héros luttaient. Les révolutionnaires n'ont jamais qu'une heure pour triompher : malheur à qui ne sait pas saisir cette heure !

Et quand je vois des camarades qui se croient plus conscients que les hommes de la Commune, dépenser toute leur activité en discussions vaines, je me dis que cette néfaste race de pérorateurs qu'on retrouve en tous les temps et sous toutes les étiquettes, se trouverait demain tout aussi incapable et impuissante que nos aînés devant une situation révolutionnaire.

On n'organise pas les révolutions à l'avance, a-t-on dit. Possible ! Encore que ce cliché soit souvent une excuse à la paresse. Mais, en tous cas, on s'organise pour la révolution lorsqu'on sent qu'elle est dans l'air.

Au lieu de chicaner ceux qui veulent faire de la gymnastique révolutionnaire en payant de leur personne, cherchons tout simplement à faire mieux qu'eux. Il en naîtra ainsi, non des rivalités de sectes ou de boutiques, mais une noble et profitable émulation.

Les fautes économiques de la Commune, qui n'osa ni prendre possession

grande partie n'avaient même pas pris part à la lutte.

Du reste, le massacre dura plus de huit jours. Après le 28 mai, qui vit la fin de la lutte dans Paris, il y eut encore des exécutions en masse, notamment à la caserne Lobau, d'où un ruisseau rouge coula vers la Seine.

Dans les espaces ouverts, où s'alignaient par trois cents les prisonniers, on employait la mitrailleuse comme plus expéditive.

Le Comité central en perdant huit jours à faire les élections avait légué à la Commune une situation militaire difficile. La faute énorme commise en n'occupant point le Mont-Valérien, cédé de la Seine, empiétra cette situation. Dès leur première et seule marche sur Versailles, les Parisiens, brusquement accueillis par la mitraille de ce fort, furent repoussés. Au sud, ils perdaient le plateau de Châtillon, du haut duquel les Versaillais allaient couvrir de leur feu les forts d'Issy, Vanves et Montmarte, et l'enceinte. Des lors, réduits à la « défense », les fédérés étaient voués à la défaite.

Cela nous montre que, dans une révolution, il ne faut jamais perdre de temps sous peine d'être érasé.

Au lieu de se borner à abattre la croix du Panthéon, on eût pu hisser des canons sur ce point élevé, faire de Montmartre, avec ses 150 canons qui ne furent même pas utilisés, une citadelle imprenable et relier ces deux points extrêmes par une nouvelle enceinte. Enfin, dans ces arrosissements de l'est limités par les fortifications, le canal de l'Ourcq et la Seine avec les deux épaulements des Buttes-Chaumont et du Père-Lachaise, on eût pu organiser un formidable réduit où la suprême résistance eût été terrible.

Rien de cela ne fut fait : le dernier délégué à la guerre, Delescluze, vieillard stoïque, venu de la république jacobine à la révolution communarde, comprit l'impuissance des généraux, pour la plupart improvisés, de la Commune, et se fit tuer sur une barricade, après s'être écrié dans une proclamation célèbre : « Plus d'états-major ! Place au peuple ! »

Leur examen superficiel, il est vrai, les laisse impénétrables ; mais si l'on se donne la peine de réfléchir, d'analyser, de répondre aux « pourquoi » de sa conscience, aisément en en découvre et explique le mobile.

Quelques-uns seulement, à l'avant-garde du progrès, osent revendiquer froidement les actes de notre camarade Emile Henry.

Qu'important pour nous les conséquences de nos dires si la graine jetée à tous vents porte ses fruits, aux risques et périls du semeur.

Si Henry avait eu le cœur moins sensible, au diapason de celui qui est sensé battre dans la poitrine des « honnêtes gens », si l'étroit égoïsme bourgeois avait remplacé l'amour dont il débordait, s'il avait mis l'intelligence dont la nature l'avait abondamment pourvu, au service de ses intérêts propres, sans égards pour ceux des autres, et même en les piétinant, la morale ambiante nous l'offrirait comme un modèle sous la forme d'un brillant officier, d'un homme politique à la mode ou d'un ingénieur chanceux.

Jeune comme il était, il avait cru tous les hommes bons comme lui, francs, désintéressés, fraternels ; cruelle fut la déception lorsqu'il put lire la vérité à travers le masque transparent de la civilisation moderne.

Mathématiquement, il est fatal que des individus de la trempe d'Henry s'aperçoivent

de la Banque et des grands établissements financiers, ni socialiser les usines (sauf, en principe, celles dont les patrons s'étaient enfuis), ni affranchir définitivement les locataires de la tyrannie de M. Vautour, ces fautes-là furent peut-être plus graves encore que les fautes militaires.

Mais cette critique impartiale et nécessaire étant émise, il faut reconnaître aussi le courage et la sincérité des membres de la Commune, qui n'avaient pas encore eu le temps de se pervertir en devenant un vrai gouvernement. Beaucoup payèrent de leurs personnes et, si leurs idées nous paraissent aujourd'hui vieillottes et confuses, il faut reconnaître qu'ils étaient encore en avance sur la masse.

Nous avons à étudier les grands mouvements historiques pour en tirer la philosophie. Cette masse, engourdie par les séculaires oppressions de toutes sortes, cette masse qui ne semble avoir d'éveil qu'un jour tous les quinze ou vingt ans, efforçons-nous de l'éclairer, de stimuler son initiative ; mais gardons-nous bien d'abdiquer la nôtre. Ayons nos nouveaux d'organisation, capables de se développer soudainement en cas de besoin ; nos plans de campagne ; sachons ce que nous aurions à faire, ou nous devrions aller un jour de révolution sans attendre — toujours attendre ! — qu'un individu providentiel tombe du ciel pour nous l'indiquer.

En nous livrant à ce travail, nous aurons fait œuvre plus féconde qu'en pronoçant, avec tremolos dans la voix, des discours sensationnels aux images grandiloquentes.

Ch. Maïato.

Un Précurseur

Les actes d'Emile Henry se réclament aujourd'hui d'une logique si implacable et révélatrice à nos yeux un tel caractère de légitimité, que ni la loi, ni toute autre considération nécessairement, secondaire, ne nous empêcheront de les saluer au passage au nom de la saine raison.

Leur examen superficiel, il est vrai, les laisse impénétrables ; mais si l'on se donne la peine de réfléchir, d'analyser, de répondre aux « pourquoi » de sa conscience, aisément en en découvre et explique le mobile.

Quelques-uns seulement, à l'avant-garde du progrès, osent revendiquer froidement les actes de notre camarade Emile Henry.

Qu'important pour nous les conséquences de nos dires si la graine jetée à tous vents porte ses fruits, aux risques et périls du semeur.

Si Henry avait eu le cœur moins sensible, au diapason de celui qui est sensé battre dans la poitrine des « honnêtes gens », si l'étroit égoïsme bourgeois avait remplacé l'amour dont il débordait, s'il avait mis l'intelligence dont la nature l'avait abondamment pourvu, au service de ses intérêts propres, sans égards pour ceux des autres, et même en les piétinant, la morale ambiante nous l'offrirait comme un modèle sous la forme d'un brillant officier, d'un homme politique à la mode ou d'un ingénieur chanceux.

Jeune comme il était, il avait cru tous les hommes bons comme lui, francs, désintéressés, fraternels ; cruelle fut la déception lorsqu'il put lire la vérité à travers le masque transparent de la civilisation moderne.

Mathématiquement, il est fatal que des individus de la trempe d'Henry s'aperçoivent

vent de ce mensonge social, et que tous les atomes de leur corps prennent une orientation nouvelle : celle de la révolte.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils vomissent la haine par tous leurs pores après s'être dessillé les yeux sur toutes les infamies de la vie et la facilité des gens.

Beaucoup d'autres individus, aussi bien que lui, reconnaissent que la pourriture bourgeoise est à son comble, mais ils ne sont que superficiellement touchés par les monstrueuses hypocrisies sociales ; ils imitent facilement leur cœur sans en ressentir une peine exagérée ; ils pensent comme les révoltés, disent comme eux, mais pour rien au monde ne dérangeraient une pierre à l'édifice social d'où découle un pareil état de choses. Leur mentalité est composée de sentiments mixtes, accablants, se neutralisant, ni-probes, ni-honnêtes, ni-canailleries, toujours une belle parole d'indignation aux lèvres, une larme à l'œil, etc. ; mais au fond de tout cela la plus plate indifférence.

Tandis que dans les tempéraments du genre d'Henry, homme pour ainsi dire complet, sans vices, sans défauts mais plein de vitalité, de passion, d'amour de la justice, de la vérité, il n'est pas d'accommodements possibles.

Ses forces n'ont pas été disséminées dans les parloteries, ni son énergie éparpillée dans les groupes d'études : il a compris que seule l'action est libératrice, que seule l'action amène le progrès, que chaque fois qu'il y a eu progrès, cela s'est accompagné d'une effusion de sang.

Aussi ne reculera-t-il pas devant les moyens sanguinaires si ces moyens sont les seuls bons, les seuls à employer.

Pendant assez longtemps, les peuples furent malheureux pour avoir écouté Jésus ou ses adeptes qui beaucoup regardent à l'instar de Renan, comme les précurseurs de l'idée anarchiste.

Difficile serait de prouver en quoi nos vrais anarchistes, c'est-à-dire les propagandistes par le fait, offrent un point de ressemblance avec les apôtres du christianisme.

Si l'anarchie militante avait une devise, la plus douce qui pourrait lui convenir serait :

Ceil pour œil, dent pour dent.

De ces six mots à la résignation chrétienne exprimée dans le « Si on te souffrete sur la joue droite, présente la gauche » il y a un abîme. Du reste, la bombe de Terminus n'était qu'une réponse à l'exécution de Vaillant.

Et c'est pour avoir cru que la patience et le pardon étaient des forces que les hommes sont si enchaînés et si misérables ; en les déshabituant de toute la morale évangélique, ils retrouveront leur état natif d'éternels libres, destinés au bonheur.

Au calme, à la modération, à l'effacement, au laissez-faire, au scepticisme, l'anarchie oppose l'action révolutionnaire, l'exaltation de l'idéal, l'affirmation de l'individualité, l'indignation outrée et ses conséquences.

Est-ce que s'il avait été possible de réaliser une amélioration sociale par des moyens doux, on en eût essayé d'autres ?

Mais la bourgeoisie est sourde : la douceur ne l'émeut pas. Il faut lui remuer les tympans vigoureusement pour qu'elle daigne se retourner, blême de peur, usant de moyens coercitifs hâtant sa chute.

Emile Henry fut un doux, un simple, un convaincu dans la plus complète acception du mot.

Sa force fut son inébranlable conviction admirablement servie par une résolution méthodique à la fois calme et terrible.

Ceux qui l'ont connu, approché ou entrevu sont unanimes à reconnaître combien rares sont de tels hommes : pas la moindre ambition ne se décela un instant chez cette créature toute de promptitude, faite pour l'action. Possesseur de merveilleuses facultés, son cerveau s'assimilait rapidement toute chose, le laissant admirablement préparé pour l'exécution rationnelle. Bachelier à seize ans ses premiers succès d'école sont là pour témoigner sa facilité

intellectuelle. Plusieurs anecdotes suffiraient à démontrer chez lui l'existence des plus fins sentiments, d'une générosité spontanée, d'une extrême délicatesse, aussi gai qu'on peut l'être à son âge, serviable, assidu à la besogne, outre certaines autres qualités morales sur lesquelles il est inutile d'insister, mais qui sont tout à sa louange.

Les assistants aux débats de la cour d'assises et à la boucherie de la Roquette, sont unanimes à proclamer qu'il étonnait autant par son intelligence que par son courage.

Maurice Barrès, témoin de l'exécution déclare que : « à toutes les époques et dans toutes les civilisations, celui qui comme Henry s'entête en face de la mort a forcé les admirations, car les hommes sont avant tout des amateurs d'énergie. »

Les gouvernants n'avaient pas été sans remarquer l'admiration qu'avait provoquée l'inoubliable attitude de Vaillant marchant au supplice.

Ils craignaient, avec de justes présomptions du reste, qu'Emile Henry afflât lui aussi un pareil dédain de la mort.

C'est alors que Reinach proposa à la chambre d'empêcher la visibilité et la publicité des exécutions.

En procédant ainsi, des policiers intéressés auraient pu affirmer qu'il était mort comme le dernier des lâches. Aucun témoin ne serait venu dire le contraire.

Tous les jours on retardait l'exécution, avec le ferme espoir que cette loi serait votée.

Finalement, ils reculèrent devant cette ultime infamie et décidèrent que l'on procéderait comme par le passé.

Il existait encore d'horribles manœuvres dans l'arsenal des bourreaux pour tâcher de l'empêcher de paraître brave.

Comme pour Ravachol, conduit au supplice, les parties sexuelles relâchées par une attaque aux bras, croisés derrière le dos, Henry fut ficelé par les mêmes exécuteurs d'identique façon.

Les chevilles se touchaient l'empêchant d'avancer : « N. de D. ! ces cordes sont trop serrées, on ne peut pas marcher », clama-t-il après avoir poussé le même cri qu'à la cour d'assises : « Camarades, courage ! vive l'anarchie ! »

Tous les spectateurs étaient stupéfiés de la façon dont ses liens l'étreignaient : Henry roulait plutôt qu'il ne marchait tant il était ligoté.

A deux pas de la guillotine, se raidissant une dernière fois, encore plus fort il cria, après avoir jeté un fier regard circulaire : « Vive l'anarchie ! »

Au bout de deux secondes, le couteau tomba, produisant une impression immonde et dégoûtante qui donna un haut-le-cœur aux plus forts.

Au cimetière d'Ivry on put mieux constater à l'inspection du corps d'Emile Henry, combien étaient serrés les liens qui le paralysaient : les poignets et les jambes étaient tout meurtris. Comment, malgré les souffrances qu'il dut endurer à ce moment, put-il montrer un pareil sang-froid ?

Combien Henry est grand et sympathique, qui tue pour une idée, avec foi et conviction, à côté de l'officier du soldat ou de l'exploitateur moderne, tuant sans but, par simple question de lucre, comme le chourineur, qui, lui, plus modeste, se passe de la gloire que ces produits de la bourgeoisie récoltent en semant la mort.

Jamais la conscience d'Henry ne fut plus calme qu'après les attentats où il sacrifia quelques existences prises au hasard, représentant la moyenne responsabilité du troupeau humain. Est-ce que le patron, qui par ses calculs, ses spéculations, son avarice, son despotisme, fait tuer à son service ou abrège l'existence de salariés, sans compter la complète atrophie cérébrale par manque de repos et de réparation physique, n'est pas le véritable coupable ?

Combien le pauvre irait vite à améliorer sa condition s'il éprouvait avec intensité la haine de son prochain oisif et fortuné.

Malheureusement ce sentiment est trop souvent neutralisé chez lui par l'envie et l'espoir de devenir riche à son tour.

Pour s'être fiérement campé en adversaire résolu et incorruptible de la société, Henry fut guillotiné.

Mais on ne guillotine pas une idée ; aujourd'hui, l'anarchie s'affirme et s'impose partout sur le globe.

Que deux ou trois tempéraments seulement se lèvent, aussi purs et convaincus que le jeune précurseur dont je rappelle et exalte ici les actes et la société bourgeoise aura vécu.

Eugène LEHAY.

PENSÉES

Autrefois, le cloître s'ouvrait pour les âmes fatiguées ou rebutes par les spectacles du monde, aujourd'hui nous n'avons de refuge que dans les hôpitaux ou les prisons.

Que veulent les anarchistes ? L'autonomie de l'individu, le développement de sa libre initiative qui, seuls, pourront lui assurer tout le bonheur possible. Si l'anarchiste admet le communisme comme conception sociale, c'est par simple déduction, car il comprend que ce n'est que dans le bonheur de tous, libres et autonomes comme lui, qu'il trouvera le sien propre.

Lorsqu'un homme, dans la société actuelle, devient un révolté conscient de son acte — et tel était Ravachol — c'est qu'il s'est fait dans son cerveau un travail d'analyse douloureuse dont les conclusions sont impératives et ne peuvent être éludées que par lâcheté. Lui seul tient la balance, lui seul est juge s'il a raison ou tort d'avoir de la haine et d'être sauvage, ou voire même féroce.

J'estime que les actes de brutale révolte portent juste, car ils réveillent la masse, la secouent d'un violent coup de fouet et lui montrent le côté vulnérable de la Bourgeoisie toute triomphante encore au moment où le Révolté marche à l'échafaud.

Fais ce que tu croiras être le mieux et fais-le avec amour.

A ceux qui disent : « La haine n'engendre pas l'amour », répondez que c'est l'amour, vivant, qui engendre souvent la haine.

La haine qui ne repose pas sur une basse envie, mais sur un sentiment généreux, est une passion saine et puissamment vitale.

Plus nous aimons notre rêve de liberté, de force et de beauté, plus nous devons haïr ce qui s'oppose à ce que l'avenir soit.

Une volonté qui va jusqu'au suicide peut engendrer des dévouements définitifs et sans espoir.

Un des premiers enseignements de l'anarchie est celui-ci : « Développe ta vie dans toutes les directions, oppose à la richesse fictive des capitalistes, la richesse réelle des individus possesseurs d'intelligence et d'énergie. »

J'aime tous les hommes dans leur humanité et pour ce qu'ils devraient être, mais je les méprise pour ce qu'ils sont.

Au surplus, j'ai bien le droit de sortir du théâtre quand la pièce me devient odieuse et même de faire claquer les portes en sortant, au risque de troubler la tranquillité de ceux qui sont satisfaits.

Grande-Roquette, mai 1894.

Emile Henry.

DEUX ACCIDENTS

Dimanche matin, en atterrissant, un aéroplane tuait Maurice Bertheaux, ministre de la Guerre, blessait Ernest Monis, président du Conseil, Henry Deutsch (de la Meurthe), gros financier. Aussi, automobiles, médecins furent réquisitionnés. La presse à gros tirage publiait édition sur édition, avec manchettes sensationnelles : Accident... Désastre... Catastrophe... Unanimes, tous les militants dressent des couronnes au disparu. Grand patriote, législateur éminent, ministre intègre, etc. Et dans une prose émotionnante, l'on nous montre le héros mourant au champ d'honneur.

Le même jour, à la même heure, à Nancy, à l'usine Wendel, un haut fourneau, par suite de la rupture d'un tuyau à gaz, éclatait, brûlait atrocement vingt ouvriers et en faisait disparaître dix autres. Ceci n'est qu'un accident banal que l'on trouve en troisième page, en six lignes. Qu'importe la mort de trente ouvriers. Ces travailleurs qui, peut-être, laissent derrière eux des femmes et des enfants que guette la misère, ne sont pas tombés au champ d'honneur. Il ne s'agit plus là d'une catastrophe, d'un désastre : c'est un simple accident du travail.

En effet, des ouvriers succombant dans le travail, cela est tellement commun que rien ne semble plus naturel et ne peut passionner le public ; tandis qu'un ministre de la Guerre tué en fonctions... c'est plutôt rare, et le papier se vend bien...

A. D.

Pour les Nôtres

Camarades, vous vous rappelez tous l'affaire de Margency où, à la suite d'une fusillade dirigée par un chien de garde du capital sur des ouvriers grévistes, ce furent ceux-ci qu'on arrêta, en août 1910. Mais où cet acte d'arbitraire devint une iniquité monstrueuse, c'est lorsqu'on vit sept des fusillés condamnés à des peines de 6 à 18 mois de prison !

C'est ainsi que notre camarade Gorion fut frappé de 18 mois et — comble d'injustice — de 5 ans d'interdiction de séjour. Delabarre, Pavie, Perse, Blondet, Gilet et Carpentier obtinrent six mois.

Or tous subissent leur peine au régime du droit commun : Gorion à la Santé, les autres à Pontoise et à Beauvais.

Nous avons plusieurs fois protesté et crié contre ces faits, mais gouvernants et magistrats se moquent bien de cela ; c'est tout autre chose qu'il faudrait.

En attendant, six de ces malheureux ont laissé des enfants en bas âge — douze en tout — et six mères de famille qui ont extrêmement besoin d'être secourus.

Le syndicat de la région (Syndicat des ouvriers du bâtiment), a fait ce qu'il a pu pour les familles de ses membres tombés victimes de la féroce patronale. Mais cela ne suffit plus, les ressources s'épuisent !

C'est pourquoi il est fait appel à tous les gens de cœur. Que pas un n'oublie qu'il y a à Montmorency une douzaine de petits enfants qui réclament du pain.

Envoyer les fonds au camarade Léon Maure, trésorier de la section syndicale de Montmorency, 1, place Saint-Jacques, Montmorency.

NOS BANDITS

Les paysans marocains, que la presse vendue présente sans cesse comme des hordes de pillards, fanatiques et ennemis de toute civilisation, savent fort bien, par l'exemple de leurs frères algériens et tunisiens, ce que leur vaudrait l'occupation française. Toute la littérature journalistique ne peut faire que le sort de ces derniers leur paraisse séduisant. Ils ne veulent pas être dépouillés de leurs terres et par surcroît méprisés, écrasés d'impôts et battonnés comme le sont les algéro-tunisiens.

Contre les envahisseurs ils se défendent comme ils peuvent. Trop faibles pour livrer des batailles rangées, ils harcèlent l'ennemi ; trop peu nombreux et mal armés pour l'attaquer en plein jour, ils attendent la nuit. Mais leur héroïsme ne se dément pas pour cela ! Ils se font tuer par centaines et nombreuses sont les femmes qui tombent à côté des hommes en venant les soutenir dans leur lutte si terriblement inégale.

Des officiers qui auraient le sens de l'honneur respecteraient ces obscurs héros ; ils ne frapperaient que dans la stricte mesure de la défensive et se garderaient de toucher à leurs maigres troupeaux, à leurs misérables huttes, à tous ces pauvres biens qu'ils mettent tant de vaillance à défendre.

Au lieu de cela, que voyons-nous ? Nous voyons nos officiers, l'« élite de la nation », d'une nation qui se dit hautement civilisatrice et démocratique, nous voyons ces hommes, qu'on nous cite comme les parangons de l'honneur et du patriotisme, se ravalent au rang de Vandales ou de Huns, et massacrer lâchement, pour le plaisir, hommes et femmes sans défense, piller, voler, incendier, se couvrir d'abominations.

Nous n'en voulons pour preuve que ce passage de la relation d'un correspondant du *Matin* qui accompagnait la colonne Brulard dans sa marche sanglante sur Fez.

C'est d'abord le récit d'une attaque nocturne de la part des Marocains :

Lalla-Itto, 14 mai. — Les Marocains, toujours très nombreux, se portent alors sur la face sud du camp Brulard, en franchissant l'espace laissé libre entre les deux camps.

Ils tombent sous le secteur de surveillance d'une section de 75 d'artillerie coloniale qui, grâce à la clarté de la lune, peut ouvrir le feu sur eux en débouchant les fusées des obus à zéro, c'est-à-dire en tirant à deux cents mètres seulement, comme avec des boîtes à mitraille.

Le spectacle du combat de nuit, pleinement éclairé par les rayons froids et blafards de la lune, au milieu des détonations de l'artillerie et du crépitements incessant de la fusillade, dans les larges flammes vomies par les gueules des canons, les petits éclairs bleuâtres des fusils Lebel et les lueurs rougêtrées suivies d'une étincelante traînée de poudre enflammée des tromblons marocains qui vous environnent de toutes parts et font rage, est vraiment fantastique et saisissant.

Ajoutez à cet impressionnant décor les hurlements des Marocains et les cris stridents de leurs femmes qui les excitent au combat, et qui sont venues jusque-là avec eux pour relever leurs morts et leurs blessés, et vous aurez une idée du spectacle étrange auquel je viens d'assister.

Les assaillants sont donc rejetés sur la colonne Brulard, qui les laisse approcher sans tirer un seul coup de fusil. Pendant près d'un quart d'heure, les Marocains approchent toujours, tirant de plus en plus, sans qu'on leur réponde encore.

Soudain l'air est déchiré par le crépitements d'une rafale prolongée de feux de salve qui éclatent sur toute la ligne au sud du camp. La nappe de plomb passe comme un couteau au ras de la plaine. Combien furent atteints ? On l'ignore, mais toujours est-il que lorsque l'ouragan de mitraille eut cessé, au bout d'une dizaine de minutes, on entendait de toutes parts des cris de douleur et des râles, et que les Marocains, qui étaient venus en poussant des cris de guerre et en proférant des insultes, se retiraient lentement en chantant les prières des morts.

Lalla-Itto, 15 mai. — Les Marocains nous avaient empêchés de dormir la nuit précédente. Une politesse en valait une autre. Nous sommes donc allés, ce matin, leur offrir un petit réveil qui n'était pas « dans une musette », pour employer le style de nos troupes.

On se met en route à trois heures du matin, avec un peloton de spahis, deux goums à pied, cinq goums à cheval, deux compagnies de tirailleurs algériens et coloniaux et deux batteries de 75. On avance lentement et silencieusement dans la nuit. Pas une parole, pas un bruit, pas un grincement de roues. La colonne semble glisser sur les fleurs, qui font

un parterre presque continu pendant plusieurs kilomètres.

Enfin, à quatre heures trois quarts, deux batteries de 75 prennent position et abattent leurs pièces. La distance est indiquée au correcteur pour le débouchage des événements. Je m'arrête entre les deux batteries, un peu ému à l'idée du spectacle effroyable auquel je vais assister. Ils sont tous là, groupés sous leurs tentes. Avec un tir par quatre ou par cinq, qui peut leur envoyer quarante obus à la minute en moins de vingt secondes, que restera-t-il d'eux si le tir se prolonge seulement quelques minutes ?

La distance est de 3.600 mètres. En quelques coups très heureux, plaçant ses obus comme à la main, le capitaine Vignaux fait éclater ses projectiles à la limite au beau milieu des groupes les plus compacts. L'effet est terrifiant. Les survivants s'enfuient dans toutes les directions, cherchant à se réfugier dans la forêt, où les obus implacables les poursuivent.

En quelques minutes, tout est en flammes, et il ne reste plus que de petits tas de cendres qui marquent l'endroit où se trouvait le camp d'un millier d'hommes environ. On s'empare de quelques ânes, d'un troupeau de vaches et de chèvres, ainsi que de nombreuses poules qui viendront améliorer l'ordinaire des braves gnomiers.

Avez-vous bien lu ? Saisissez-vous, toute l'atrocité de cette attaque de sauvages à mélénite ?

Quand les Marocains, dont les « tromblons » soulèvent la risée de leurs massacrés armés d'engins terribles, se mettent à tirailler sur le camp dans la nuit, nos officiers crient au guet-apens. Mais lorsque ceux-ci commettent le même acte, avec quelle aggravation de sauvagerie consciente et savante ! cela s'appelle des « représailles » !

Que diraient-ils, que diraient ces misérables journalistes et toute la racaille bourgeoise qui lit leurs récits avec une lâche autant que cruelle satisfaction, que diraient-ils tous si les Prussiens venaient renouveler la sanglante leçon de 1870 ? Cette affirmation du droit du plus fort leur semblerait abominable, et pourtant les Prussiens n'ont jamais commis d'attentats comme celui dont nos bandits gaulonnés osent se glorifier. Et pourtant ces envahisseurs auraient devant eux un peuple armé d'instruments de mort dernier modèle, alors que nos troupes assassins ont affaire à un ennemi infiniment plus faible.

Nous ne savons par suite de quel abject abaissement d'âme de pareils actes peuvent être considérés comme glorieux. Pour nous, même au point de vue de l'honneur militaire, ce ne peut être qu'une infamie, une lâcheté sans nom.

Les soldats français ont sali une fois de plus leur loque tricolore, déjà tant souillée par la campagne de Chine, les exploits de Fourmies, Chalons, Draveil et bien d'autres champs de déshonneur.

De telles atrocités ne peuvent être assez féties par ceux qui ont une toute autre conception de la civilisation.



CES CLERICAUX...

Il n'est question, depuis des semaines, que de la fugue d'un clerc des plus militants, M. d'Abbadie d'Arrast, qui, abandonnant sa femme et ses sept enfants, partit avec une jeune fille, la propre institutrice de ces derniers.

Le quidam tient de famille, au moins pour le zèle réactionnaire. Il a pour tante une des plus ardentes féministes chrétiennes. Or, le lendemain même de la disparition de notre clerciafard, ladite tante devait présenter au Conseil national des femmes françaises un rapport sur la situation de la femme chargée d'enfants, abandonnée par son mari.

Entendez-vous d'ici stigmatisant ces individus capables de pareille infamie — des gens sans foi ni loi, naturellement — et concluant que seule l'absence de religion peut mener là...

A cette heure, elle doit en rabattre, la pauvre dame, et son enquête ne peut qu'ajouter à son amertume. Mais elle se consolera en partie en pensant que son paillard de neveu a trouvé plus hyppocrites que lui.

Ce sont les gouvernants canadiens qui ont rembarqué de force les deux fugi-

tifs, dont le contact eut « souillé » les puritains de là-bas.

ÇA CHAUFFE

En quels temps vivons-nous, Seigneur... Serait-ce la fin de tout ? Voilà que des contribuables refusent de payer des taxes à présent ! Tout ce qu'on voudra, mais pas ça !

C'est pourtant ce qu'entendent faire les 6.000 chauffeurs des taxi-autos parisiens qui, avec un ensemble admirable, ont abandonné le travail l'autre jour.

Les chauffeurs paient leur essence, c'est donc sur eux directement que tombe la nouvelle taxe d'octroi imposée par l'arbitraire préfectoral sur le benzol.

On comprend qu'ils ne soient pas contents et qu'ils songent à aller plus loin qu'une grève de 24 heures. Si cette première manifestation ne suffisait pas.

LE RESPONSABLE

Hélas ! ce n'est pas d'hier que nous dénonçons comme un danger public l'épileptique, l'éthéromane qui a son repaire quai des Orfèvres ; la classe ouvrière est payée pour connaître ce fou dangereux qu'est Lépine.

Pour Napoléon-Lépine, comme l'appelaient Camille Pelletan au lendemain du 1^{er} mai dernier, pour cet être, la foule, le peuple, que ce soit jour de manifestation ou jour de fête, c'est l'ennemi qu'il faut à toute force disperser.

Napoléon lui, avait pour champ de bataille Austerlitz, Friedland, etc., et pour ennemis des hommes armés : Lépine se contente pour champ d'action des rues et places de Paris, et pour ennemi un peuple désarmé.

Le préfet de police a sur la conscience plus d'un crime ; c'est un véritable danger public.

Ceux qui avaient toujours abusé de dangereux maniaques viennent d'en être les victimes.

D'Issy-les-Moulineaux, des aviateurs tentaient le raid Paris-Madrid.

Une foule compacte, en grand nombre composée de travailleurs que les fatigues de la semaine n'ont point empêchés de venir ovationner les intrépides voyageurs, est là, massée, autour du terrain d'aviation.

Sans que l'on sache pourquoi, Lépine, à chaque instant, fait traverser le terrain par des pelotons de cavalerie, exposant inutilement la vie de centaines d'individus et celle des aviateurs qu'un tel encombrement de la pelouse peut gêner pour un atterrissage forcé.

Baumont, Garros, Gilbert se sont envolés ; puis ce sont des essais de Frey, Garnier, Verrept, Védrières.

6 h. 20. C'est au tour de l'aviateur Train de prendre son essor ; avec lui est un passager. Ils s'élèvent dans les airs, mais le vent les force à atterrir.

C'est pour éviter un peloton de dragons qui, par ordre de Lépine, allait charger les curieux massés près des hangars que Train, appuyant à gauche, tombe sur le groupe d'officiels où se trouvent Monis, Bertheaux, etc.

C'est donc bien à la troupe, empêchant l'aviateur d'atterrir, qu'est dû l'accident.

Le meurtrier de Bertheaux, c'est Lépine.

Nous n'avons ni à pleurer ni à nous réjouir de la mort d'un homme qui ne fut ni plus ni moins mauvais bourgeois que tous les autres, qui ne fut qu'un fin financier et un politicien habile ; cette mort nous laisse indifférents ; nous nous contentons de montrer à ces bourgeois que leur homme de confiance, leur gardien, est dangereux pour tout le monde.

Non content d'avoir causé la mort d'une personne, affolée par le sang, la brute, l'alcoolique, lança à nouveau contre la foule des spectateurs les cuirassiers qui augmentèrent la triste bilan de cette journée de soixante autres blessés.

Pourtant, le peuple de Paris commence à avoir soupé des méthodes lépineennes. Voyant les femmes tomber écrasées sous les pieds des chevaux, certains spectateurs ripostèrent et se défendirent comme en témoin du reste la note communiquée par M. Tourny et que voici :

« M. Tourny fait connaître qu'à Issy-les-Moulineaux la foule s'est montrée très hostile à la troupe. »

« Un trompette a reçu un coup de canne en pleine figure, des coups de couteau ont été donnés à quelques chevaux et de nombreux cris d'« assassins ! » ont été poussés même par les « gens bien habillés ». »

Tant mieux. Il n'est certes pas trop tôt que le peuple songe à se défendre. Aussi se pourrait-il que le sieur Lépine, de plus en plus devient sympathique aux Parisiens, rencontre un jour une ancienne ou un ami d'une de ses anciennes victimes, et que ce bon bourgeois débarrasse à tout jamais l'humanité de l'homme qui, après avoir rempli les prisons et les hôpitaux, rêve peut-être de remplir les cimetières.

A. Dantigny.

LIBÉRALISME

Un homme que tous les partis respectent et estiment parce qu'en lui bat un cœur généreux, Pierre Quillard, au premier meeting organisé en faveur de notre camarade espagnol Sagrista, et où il était venu joindre sa protestation et celle de ses camarades de la Ligue des Droits de l'Homme, disait : « Quand même, il existe en France, dans notre République, un libéralisme inconnu de la royauté espagnole. »

Hélas ! le libéralisme des bourgeois républicains francs-maçons, même des plus démocrates, ne se différencie guère du conservatisme des bourgeois royalistes et catholiques espagnols.

Il est vrai que dans leurs discours, nos gouvernants font revenir si souvent les mots Liberté... Egalité... Fraternité... Démocratie... etc., que l'on peut croire à un semblant de libéralisme. Mais il n'existe que dans les discours, dans les écrits.

Au banquet de la Presse, Monis, dans une magnifique envolée, ne déclarait-il pas la liberté de penser et d'écrire chose sacrée et inviolable. Cela empêchait-il Gustave Hervé d'être pour quatre ans en prison pour avoir écrit ce que tout le monde pensait, ce qu'après lui tous les journaux ont écrit... Cela empêchait-il Aubain, secrétaire des libérés des bagnes militaires, d'avoir été condamné à dix-huit mois de prison pour une affiche et pour avoir prononcé un discours absous quatre fois par la Cour d'assises de la Seine. Et le trésorier de ce même groupement est, lui aussi, poursuivi pour délit d'opinion ; cela n'empêche point Descamps, gérant de la Cravache, d'être condamné à cinq ans de prison.

La royauté espagnole a condamné à mort Ferrer, elle emprisonne et tue plusieurs militants révolutionnaires.

Mais la République française n'a-t-elle pas assassiné le peintre Delannoy en l'emprisonnant malgré la protestation des médecins qui voyaient en cette mesure le coup de grâce donné à un malade, et les soutiens de l'ordre n'ont-ils pas maintes fois assassiné des ouvriers revendiquant leur droit à la vie ?

La royauté espagnole a condamné à neuf ans de réclusion Sagrista, l'auteur de quatre dessins représentant le martyr de Montjuich. Mais la République française ne s'approprie-t-elle pas à condamner un artiste auteur, lui aussi, de dessins (parus dans la Voix du Peuple) ? Ne poursuit-elle pas pour avoir signé une affiche plusieurs militants de Puteaux, parmi lesquels deux femmes, les camarades Aliot et Mercier ?

Dans quelques jours, ce sera le tour de la Guerre Sociale ; toujours pour délit d'opinion, ce honteux anachronisme. Et tout cela sous un ministère qui représente la bourgeoisie la plus libérale.

Royauté ou République, c'est toujours la bourgeoisie au pouvoir ; c'est toujours la lutte de classe : exploités contre exploités.

Libéralisme n'est qu'un mot qui, dans toute société capitaliste, ne pourra jamais prendre corps, devenir une réalité.

Menaçés par la révolution de Barcelone, les bourgeois espagnols n'ont pas hésité à sacrifier ceux qui étaient le ferment de la révolte ; les bourgeois de France ne reculeraient pas devant une nouvelle semaine sanglante comme celle d'il y a quarante ans s'ils sentaient leurs privilèges menacés ; la répression sourde, mais sauvage, qui sévit en Champagne, n'en est-elle pas la preuve ?

Le peuple s'est trop longtemps payé de mots... Il n'a plus confiance, il ne peut tarder à agir.

Liberté et régime bourgeois s'opposent l'un à l'autre.

Pour que l'un existe il faut que l'autre disparaisse.

Il n'y aura de vrai libéralisme qu'une fois la Révolution faite par le peuple conscient.

Mais, dès maintenant, il appartient à la classe ouvrière d'empêcher le nouveau crime du pouvoir, dont notre ami Grandjean va être victime.

Ce que n'a pu empêcher le peuple espagnol pour Sagrista, les travailleurs doivent l'empêcher pour celui qui jamais ne ménagea, pour la cause de la Révolution, et sa parole et son talent.

A. Dauthuille.

Un Saligaud

Nous voudrions bien connaître le nom de celui qui envoya au ministre de la justice un feuillet néo-malthusien en l'accompagnant de cette mention : « Transmis à Votre Excellence la présente salété à moi remise devant l'église de la Trinité, hier, 27 septembre. »

Cette dénonciation valut au hardi propagandiste (devant l'église ! quel sacrilège !) quatre mois de prison par défaut qui viennent, nous disent les quotidiens, d'être transformés en 200 francs d'amende.

Le dénonciateur, nous en jurerions, est un de ces innombrables bourgeois qui ont un, deux enfants, trois au plus, alors que leurs ressources, par rapport avec celles d'un ouvrier, leur permettent

d'en élever bien davantage, et dont l'immonde hypocrisie s'égale à la bassesse de leur égoïsme.

Ce qu'ils trouvent si bon de faire — la limitation volontaire des naissances — il ne faut pas le dire — ce qu'ils accomplissent par bas calcul, par simple égoïsme, il ne faut pas que des malheureux sachent le pratiquer dans l'intérêt de leur progéniture et de la race elles-mêmes !

Qu'il ose se nommer, le saligaud en question et nous verrons bien s'il a la conscience nette de ce dont nous parlons.

Mais alors même qu'il en serait ainsi, qu'il trouve à cette place ce qu'il mérite encore : l'expression de notre dégoût.

Encore un Cheminot condamné

Le 16 mai, les débats du procès des saboteurs se sont déroulés devant la cour d'assises de Maine-et-Loire ; comme on pouvait s'y attendre, l'acte d'accusation fut un monument de... bonne foi ; on y voit que Oger brisa, dans la nuit du 12 au 13 octobre, des fils d'action commandant des signaux avancés au risque de provoquer une terrible catastrophe. Or, des déclarations mêmes des témoins à charge, dont un ingénieur et un chef de gare, il ressort que les signaux étaient à l'arrêt, il n'y avait donc aucune crainte de tamponnement.

Coiffard, conseiller à la cour, préside avec la partialité ordinaire des présidents d'assises ; il reproche à Oger d'avoir tenu un délit avant d'entrer à la compagnie des chemins de fer de l'Anjou et de ne pas avoir réussi dans ses affaires. De ceci on pourrait conclure, d'après le président Coiffard, que tous les gens qui ont fait faillite sont des gens de sac et de corde ; on a l'impression que le président veut, dans le procès des cheminots angevins, faire une bonne affaire ; ceci dit sans vouloir assimiler son bureau à un comptoir, nous laissons cela aux gens mal intentionnés.

Oger, qui est un névrosé, a eu aussi le très grand tort d'être malade pendant son service à la compagnie, par suite du surmenage qu'elle lui imposait. S'étant allié à plusieurs reprises, l'inculpé est présenté aux jurés comme travaillant irrégulièrement. Son salaire atteignait le chiffre formidable de 3 fr. 85. Nous sommes loin de la fameuse thune.

Le régime déprimant de la prison a fortement influé sur lui ; ses réponses sont un peu embarrassées, on sent l'homme insuffisamment préparé à la lutte et ceci fait ressortir l'erreur de Janvion qui croit que n'importe qui peut être secrétaire de syndicat. Au lendemain des actes de sabotage, des indiscretions ont été commises par le principal inculpé ; il a cru, comme beaucoup qui viennent à l'idée révolutionnaire, qu'il n'y a qu'à casser la gueule à un flic ou à saboter un disque pour transformer la société. L'éducation syndicaliste et révolutionnaire de Oger était complètement nulle.

Dix témoins à charge sont entendus, dont trois commissaires de police ; de leurs dépositions, il ressort que les actes de sabotage relevés contre Oger n'ont pas eu la gravité qu'on leur a attribuée.

Dix-sept témoins à décharge sont entendus, parmi lesquels deux conseillers généraux ; tous fournissent les meilleurs renseignements sur l'accusé.

Deux complices du secrétaire de la section angevine des cheminots sont jugés avec lui ; pour bien montrer la valeur des actes de sabotage reprochés aux coupables (?) par l'accusation, il suffit de dire que l'un d'eux, Marchand, est toujours employé à l'Ouest-Etat.

On sent, dans la manière dont les débats sont conduits, que ce n'est pas surtout pour des actes béniins de sabotage commis par Oger que ce dernier est poursuivi, mais bien parce que secrétaire du syndicat, l'avocat général Landry se chargerait de nous le rappeler, si nous l'avions oublié, en disant que Oger a voulu gagner rapidement du galon dans les syndicats.

M. l'avocat général cherche visiblement à gagner du galon dans le régiment des robes rouges.

Malgré le talent de M^e Lafond, du barreau de Paris, Oger est condamné à 18 mois de prison.

La société est une fois de plus sauvée par M. Landry, qui sera nommé caporal au 14 juillet.

Comme on le voit par le procès de Oger, dans la classe ouvrière angevine toute une œuvre d'éducation est à accomplir. Il ne suffit pas de se dire syndicaliste révolutionnaire pour voir sa mentalité transformée, il faut surtout étudier.

Nos camarades d'Angers qui ont fondé un groupe d'études sociales ont, comme on le voit, du travail à faire dans les syndicats ; les syndiqués auront tout à gagner en adhérant au groupe de nos amis.

E. G.

Un groupe de défense « Grandjean-Sagrista » vient de se constituer. Tous les militants qui s'y intéressent sont invités à se trouver lundi 29 mai à 9 heures du soir, à « la Vie Ouvrière » 96, quai Jemmapes. Dès à présent l'on peut écrire et envoyer les fonds à l'adresse de « Pierre Martin, 15, rue d'Orsel, Paris. »

Carnet d'un Révolté

Devant le grand malheur qui vient de frapper la France en la personne de M. Berteaux, nous avons cru utile de faire une enquête pour savoir si vraiment tous les Français partagent la douleur qui s'est emparée des personnages qui sont venus se faire inscrire sur le registre qui est déposé dans le vestibule du ministère de la guerre. Quelle n'a pas été notre indignation en constatant que beaucoup d'individus que l'on ne saurait trop durement qualifier ne partageant pas notre douleur. Résumons notre enquête :

La première personne que nous avons interrogée exerce la profession de camelot. Voici à peu près sa réponse : « Vous pensez si on est heureux. Grâce à toutes les éditions supplémentaires des journaux, on a fait la forte journée, hier, une recette de 70 francs. Je voudrais bien qu'il meure un ministre comme ça tous les mois. »

La deuxième personne est un aviateur qui nous dit : « J'ai été embêté par ce stupide accident parce qu'il m'a empêché de partir. »

La troisième personne nous dit : « En ma qualité de député, je suis très content de cet événement qui va sans doute changer la situation politique, et j'espère bien, s'il se forme un nouveau cabinet, que cette fois j'y pénétrerai. »

La quatrième personne est un terrassier qui nous dit : « Si seulement Lépine avait pu y passer avec Berteaux, c'est alors que nous applaudirions à cet accident. »

La cinquième personne est un Marocain de passage à Paris. « Moi et mes compatriotes, nous confie-t-il, nous ne le regretterions pas, car nous savons quelle est sa responsabilité dans la guerre actuelle et qu'il appartenait à la bande de requins pour le compte de laquelle on pille et on assassine dans mon pays. Et nous n'avons qu'un souhait à formuler : c'est que toute la bande y passe. »

Il va sans dire que ces idées ne sont pas les nôtres, et pour le prouver, nous ouvrons une souscription destinée à envoyer une couronne aux obsèques du regretté millionnaire et ministre de la guerre.

On savait qu'en fait d'arguments les revanchards suiveurs du mirloir Déroulède n'avaient que leur bêtise et leur haine. Dans la Patrie de dimanche, le sinistre Pol-Mathieux écrit, dans ce journal, un article contre les disciplinaires, rempli de mensonges et de haine. Ce monsieur prétend que les fers, les silos, la crapaudine, etc., toutes ces tortures n'existent que dans l'imaginaire malade de quelques humanitaires ; il paraît que tout ce que le publiciste Jacques Dhur a raconté dans le Journal n'est qu'un tissu d'imbécillités et que tous les patriotes haussaient les épaules à leur lecture. Mais le plus joli dans cet article est cette phrase : « N'aguère, les mauvais soldats condamnés pour fautes graves contre l'honneur et la discipline étaient envoyés à Biribi où ils accomplissaient leur peine sans qu'on entendit parler d'eux. Et tout le monde se trouvait bien de cette coutume. »

Il se peut que cette coutume convienne aux bandits qui, dans le bled, sont chargés de leur garde et qu'ils trouvent une grande jouissance à les faire souffrir, mais je crois qu'il n'en est pas de même pour ces victimes qui avaient 99 chances sur 100 pour ne jamais en sortir. Demandez plutôt à Rousset.

Ernest Duté.

Au Cinéma

L'autre jour, Dauthuille nous montrait, ici même, l'un des méfaits du ciné ; en Champagne, les films pris pendant les émeutes et reproduisant la photographie des émeutiers étaient livrés à la police. Dès qu'une invention est lancée, elle se retourne contre la classe ouvrière. Et quelle éducation que celle que fournit le cinéma...

Rien de plus répugnant que les scènes qui se déroulent sous les yeux du public. Le patriotisme, le respect des lois, toutes les vertus bourgeoises y sont exaltées. Tantôt, c'est un brave (?) soldat, dont les films nous montrent les exploits sanglants, qui revient au pays chargé de décorations ; et les applaudissements d'écouter.

Bon populo, la dose de ta naïveté est incalculable ; dans les réunions, à l'atelier, chez le bistrot, là surtout, tu bouffes du soldat comme tu mangerais du curé il y a 10 ans, ce qui ne t'empêche pas d'avoir les larmes aux yeux en voyant un drapeau. Mais regarde donc, ne vois-tu pas que ces « exhibitionnistes » t'abrutissent ?

Tiens, voici la grève, regarde comme on y présente les ouvriers qui se révoltent ; le meneur, un délégué de la C. G. T. sans doute, a peroré au tableau précédent chez le bistrot, il a payé à boire à d'honnêtes travailleurs, il les a saoulés, l'argent qui a servi à payer l'alcool il l'a touché d'un patron concurrent, d'un étranger, d'un Allemand peut-être, et voilà les pauvres bougres démolissant les machines du bon patron, brisant tout chez ce brave homme qui veut le bonheur de ses ouvriers. Regarde cette bonne tête de patron, a-t-il l'air assez doux ? mais ces ouvriers, tes frères qui peinent comme toi, ont-ils l'air assez crapuleux, ont-ils assez des gueules d'alcooliques !

Applaudis, bon populo !

Voici une autre scène, ô combien morale encore : ce sont des petites communiantes, jolies à croquer sous leurs robes blanches ; une de leurs camarades n'a pu s'approcher de la sainte table, elle est malade, mourante. Ne crains rien, le bon curé à cheveux blancs vient lui apporter l'hostie consacrée et ce que la science n'avait pu faire, la religion l'accomplit : la belle petite communiant est sauvée.

Applaudis, bon populo !

Tiens ? je croyais que tu étais devenu athée depuis la séparation, est-ce que je me serais trompé ?

Ces cinq gosses de Clichy qui, la semaine dernière, ont versé de l'essence sur un de leurs petits camarades et y ont mis le feu ensuite, brûlant vivif ce malheureux enfant qui poussait des hurlements de douleur pendant que ses bourreaux inconscients dansaient autour de lui une sarabande infernale, ces gosses avaient été sans doute dans un cinéma, ils y avaient vu quelque exploit de peaux-rouges brûlant leur victime en dansant autour d'elle la danse du scalp, et dame, ils ont voulu mettre en pratique les scènes qu'ils avaient vues.

Belle éducation pour les enfants et les grandes personnes ! Les voyages dans les cinémas forment la jeunesse, ils instruisent en amusant... Qu'en dis-tu, populo ?

Le mélo pleurnichard était stupide et bête, mais il était tout de même un peu plus propre que les scènes mimées du ciné avec ses films d'un patriotisme tellement idiot que Déroulède en rougirait.

Cependant, le ciné peut être moralisateur, il peut avoir une influence considérable sur l'éducation, et nos camarades de la Fédération ouvrière antialcoolique l'ont si bien compris que le 13 mai dernier ils organisaient un meeting public contre « l'alcoolisme, fléau du prolétariat », avec le concours de divers orateurs, parmi lesquels le docteur Legrain, médecin chef de l'asile de Ville-Evrard, et qu'à cette soirée une série de films fut présentée, montrant les ravages de l'alcool sur les individus.

Camarades, boycottons les cinémas qui sabotent nos idées, obligeons-les, par tous les moyens, à changer leur genre de spectacles ; comme le théâtre, le cinématographe doit éduquer et non abrutir.

E. Guichard.

ŒUVRE DE LA PRESSE RÉVOLUTIONNAIRE

Cette semaine un courrier plus important encore que précédemment nous est parvenu : d'excellentes idées nous sont soumises, et à la réunion du groupe, qui aura lieu le vendredi 26, nous étudierons les moyens de les mettre en pratique.

Le système d'abonnement mensuel a rencontré de nombreux partisans ; beaucoup de camarades ne peuvent offrir l'abonnement d'un an, de six mois ou même de trois mois d'un journal révolutionnaire à un camarade qui, quelquefois, le laissera ; avec l'abonnement mensuel créé par le groupe, un ou deux camarades réunis peuvent, chaque mois, répandre le journal autour d'eux, et faire ainsi d'excellente propagande et amener un lecteur, peut-être un abonné, à notre presse.

Comme le dit fort judicieusement le camarade S. Dussart dans le dernier numéro des Temps nouveaux, ce sont toujours les mêmes qui versent les subsides pour la propagande, et cependant nos idées n'avancent que lentement ; or, pour leur diffusion, la presse est le meilleur moyen dont nous disposons, ne l'oublions pas.

Nous rappelons aux camarades qu'il suffit d'envoyer 50 centimes, soit le douzième de l'abonnement annuel, et l'adresse d'un camarade à E. Guichard, 58, rue des Clés, Aubervilliers (Seine), pour que le journal soit envoyé pendant un mois par les soins de l'Œuvre de la presse révolutionnaire.

Pour éviter toute indiscretion, les journaux sont toujours envoyés sans titre apparent.

Les souscriptions seront publiées dans le Libéraire et les Temps nouveaux.

Envoyer les fonds et la correspondance au camarade E. Guichard, 58, rue des Clés, Aubervilliers (Seine).

Œuvre de la presse révolutionnaire

Vendredi 26 mai, à neuf heures précises, réunion aux bureaux du Libéraire, 15, rue d'Orsel (18^e).

Présence indispensable.

Groupe Marseillais de la Madrague. — Lettre revenue avec mention : inconnu.

Avez-vous reçu le colis-postal d'inventus que nous vous avons expédié ?

Anonyme (Vaucluse). Nous allons mettre votre idée à l'étude.

J. Guér. — Regu abonnements au Lib. et aux T. N., merci.

A. B. Trélaté — Tachez d'envoyer des adresses. G. — Angers. — Merci des adresses — M. Aub. Regu abonnement — A plusieurs camarades — Nous avons fait l'expédition des inventus de mandés.

SCUSCRIPTIONS

Anonyme (Vaucluse) 0.50 ; Marie V 1.00 ; K. 0.50 ; Marché B 2.00 ; J. Guer 1.50 ; E. G. 0.25 ; M. B. 5.00 ; Total 10.75 ; merci à tous.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro quelques notes et articles. Qu'on veuille bien nous en excuser.

Pour la Veuve de Delannoy

Les amis de Delannoy se sont préoccupés de la situation difficile dans laquelle sa fin douloureuse et prématurée laisse une veuve et un enfant. Ils ont envisagé les moyens d'y remédier et, sur l'initiative de quelques-uns d'entre eux, un comité vient de se former pour organiser, au bénéfice de la femme et de la fillette du noble et sincère artiste que fut Delannoy, une exposition-vente de ses œuvres et une souscription donnant droit à la participation au tirage d'une grande tombola gratuite.

Les principaux représentants de l'art moderne ont tenu à s'associer à la tâche du comité Delannoy et ce sont leurs œuvres, généreusement offertes comme un délicat hommage à la mémoire du dessinateur disparu, qui constitueront les lots de la tombola.

Le comité est composé des personnalités suivantes :

Mme Séverine, présidente. MM. Anatole France, Octave Mirbeau, Pierre Quillard, Lucien Descaves ; la Société des Dessinateurs Humoristes ; MM. Paul Signac, Maximilien Luce, Francis Jourdain, M. Robin, Grandjean, H.-P. Gassier, Rajeter, François Crux, Léon Werth, Docteur Elie Faure, Adrien Wasseige, Henri Fabre, Victor Mérie, Octave Béliard, Jehan Riou, Henri Guilbeaux, Louis Nazzi, Michel Sembat, Victor Snell, Léon et Maurice Bonnet, Miguel Almeréda, Eugène Merle, Louis Perceau, Jean Grave, M. Pierrot, André Girard, Silvaire, Pierre Monatte, F. Delaisi ; Poulbot, trésorier ; Auguste Bertrand, secrétaire.

Des billets de souscription au prix de un franc (dix francs le carnet de dix billets) donnant droit au tirage de la tombola seront mis en vente très prochainement. Adresser les demandes à M. Poulbot, trésorier, 11, rue de l'Orient, Paris (18^e).

Fédération révolutionnaire communiste

(Groupe du 18^e)

Grand meeting public et contradictoire sur

L'ESCROQUERIE DES RETRAITES

vendredi à 9 heures, salle de la Fraternelle, rue Doudeauville.

Orateurs inscrits : Thuillier, Beaulieu, Delaisi, Jacquemin, Durupt.

Entrée : 0 fr. 25.

FEDERATION COMMUNISTE

Les camarades Beaulieu et Trouillier vont entreprendre une série de causeries pour l'extension de la Fédération. Ils prient les camarades de la banlieue de se mettre en rapport avec Trouillier, 126, avenue de Choisy, pour leur organisation.

GRUPE DU XVIII^e

La 18^e section fait appel à toutes les sections adhérentes à la Fédération et aux camarades isolés pour se trouver dimanche à deux heures, au métro Marlin-Nadeau, pour prendre part à la manifestation du Père-Lachaise.

L'Agitation

ANGERS

La grève du bâtiment

Terrassiers, manœuvres, tailleurs de pierre, maçons, ravaumeurs et peintres, les corporations qui, avant le 1^{er} mars, formaient quatre syndicats distincts, sont depuis cette date fusionnées en syndicats du bâtiment.

La cessation de travail a commencé par les terrassiers-manœuvres. Ces ouvriers, avec les tailleurs de pierre et les maçons, avaient lors d'une grève en 1908, consenti un contrat de 10 ans avec un prix de l'heure, pour les premiers de 0 fr. 40 à 0 fr. 42, et pour les tailleurs de pierre de 0 fr. 53 à 0 fr. 55, les maçons de 0 fr. 42 à 0 fr. 50. Ils ont dénoncé le contrat parce que les conditions de l'existence ne sont plus les mêmes.

Ils demandent, les maçons 0 fr. 60 et les terrassiers 0 fr. 50 avec suppression du travail aux pièces. Les peintres qui avaient en moyenne 0 fr. 45 à 0 fr. 50 demandaient 0 fr. 60 et ont, depuis le conflit, obtenu satisfaction. Les ravaumeurs ont cessé par solidarité avec les maçons. Les plâtriers ont demandé et obtenu 0 fr. 60. Les patrons plâtriers, en accordant les tarifs de mandés, ont annoncé qu'à partir du 1^{er} mai (car le conflit existe depuis 6 à 7 semaines) ils augmenteraient leurs prix. Naturellement, les propriétaires en font autant.

Un certain nombre d'ouvriers travaillaient en campagne et tous ceux qui travaillaient versent toutes les semaines une somme à la caisse de grève pour aider et soutenir leurs camarades qui continuent à lutter. Jusqu'à ce jour, aucune défection ne s'est produite et quoi qu'en dise la presse bourgeoise les renards sont très rares. Le seul motif invoqué par leurs patrons est celui-ci : Les patrons ayant signé un contrat en 1908 et engagé leur honneur (on se doute de ce que vaut l'honneur d'un patron surtout lorsque son intérêt est en jeu) veulent maintenir leurs engagements. Il est bon de noter que les clauses du contrat n'ont jamais été respectées par Messieurs les patrons.

Les grévistes ont organisé les stipes communistes et ne se font aucune illusion. Ils savent que la lutte sera longue, mais, résolus, ils sont décidés à lutter jusqu'au bout.

Un gréviste, Berthelot, s'est vu octroyer par la justice bourgeoise 48 heures de prison pour avoir surpris un jaune au travail et lui avoir fait des compliments sur son attitude à l'égard des camarades en lutte contre la rapacité patronale.

Le préfet ne cache pas aux entrepreneurs

neurs son désir de faire pincer des grévistes à seule fin de faire des exemples, désireux qu'il est de faire respecter la liberté du travail (On connaît le cliché).

La discorde commence à régner parmi les entrepreneurs qui, à l'une de leurs récentes réunions du syndicat patronal, ne pouvant arriver à se mettre d'accord, ont échangé des coups ; c'est de bon augure pour les revendications ouvrières.

Le préfet a suscité une entrevue entre les ouvriers et les patrons, qui n'a donné aucun résultat.

Les choses en sont là : les ouvriers, forts de leurs droits, attendent toujours et ils sont résolus à attendre aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour obtenir gain de cause.

Premier résultat : un entrepreneur a déposé son bilan.

Jean Labeur.

MONTCEAU-LES-MINES

A plusieurs reprises les camarades révolutionnaires militants dans les petites organisations de la ville, tentèrent de former une Union locale des syndicats ouvriers. A cet effet, ils s'adressèrent aux fameux syndicats des mineurs, lui demandant son adhésion, mais chaque fois ils se heurtèrent à un refus de la part des dirigeants de ce syndicat. Ces messieurs qui, jusqu'à maintenant, avaient eu le monopole du mouvement ouvrier ne tenaient pas à le lâcher. Comment ! des petits syndicats groupant une dizaine ou une vingtaine de travailleurs, allaient prendre l'initiative de fonder une organisation centrale, afin de coordonner les efforts des militants, et ils osaient demander l'appui du plus fort syndicat de la région ! Allons donc ! Maîtres du mouvement politique, nos socialistes unifiés voulaient rester maîtres du mouvement économique dans la localité !

Mais, poussés à bout, dans une récente réunion des délégués de chaque syndicat, les représentants des mineurs déclarèrent qu'ils adhéraient, à condition qu'il n'y aurait aucune cotisation, car ils ne voulaient pas toucher à leur caisse. Question de gros sous, quoi ! Voyez-vous une Union de syndicats fonctionnant sans cotisations ! C'est sans doute là une innovation de nos bons mineurs, car il n'existe pas, que je sache, quelque chose de semblable dans l'organisation syndicale.

Aussi, je serais bien curieux de connaître la-dessus l'avis du camarade Yvetot, lui qui prêche continuellement l'union entre les travailleurs de différentes opinions ou tendances !

Seulement, cette idée-là ne pouvait venir que dans la cervelle d'un anéanti, probablement dans celle de celui, qui, dernièrement, déclarait gravement dans une réunion publique, que l'on ne pouvait pas être anti-votard, sous prétexte qu'on était obligé de supporter les lois ! Quelle intelligence, hein ?

C'est cependant cet individu-là qui, indirectement, mène le syndicat des mineurs

à sa guise, par la faute, il faut le dire, de l'indifférence des camarades révolutionnaires de ce groupement, qui rouspètent un peu de temps en temps, mais bien mollement.

Les fumistes en profitent, comme on peut le voir par cet exemple. Un camarade, ancien syndiqué et même ancien administrateur de ce syndicat, travaillant actuellement dans une mine voisine de Montceau, où il n'existe pas d'organisation, adressa par trois fois une demande d'adhésion à ce fort syndicat. Vous pensez peut-être que comme ex-adhérent on allait l'admettre, allons donc, c'est ne pas connaître nos braves réformistes ! Sous des prétextes divers, entre autres parce qu'il ne travaillait pas aux mines de Blancy, on le refusa !

Il faut dire qu'étant libertaire, lorsqu'il était au conseil d'administration du syndicat de Montceau, il était plutôt... gênant. Lorsqu'arriva le mouvement du 1^{er} mai 1906, le camarade y participa activement, ce qui lui valut son renvoi de la mine. Obligé de quitter le pays, il alla travailler en Algérie, puis revint ici, essaya de rentrer à son ancien bagne, mais bien inutilement. Le syndicat, heureux qu'il soit parti, n'essaya même pas de le faire réintégrer, malgré les promesses faites. Voilà comment on pratique la solidarité dans cette organisation.

Bref, pour en revenir à notre Union, les camarades sont bien décidés à la former, et si les mineurs ne veulent pas marcher, eh bien ! ils resteront.

D'ailleurs, c'est le seul moyen de consolider les petits syndicats qui végètent et qui peut-être seraient obligés de disparaître comme ceux fondés en 1899, lesquels, sans soutien, sans éléments énergiques, n'eurent, pour la plupart, que quelques mois d'existence.

Déjà deux syndicats, celui des menuisiers et celui des brigutiers, viennent de fusionner pour former le syndicat du bâtiment ; cela leur permettra de faire plus facilement la propagande et d'organiser les autres corporations de cette industrie qui comprend peut-être deux cents travailleurs dans la localité.

J. Blanchon.

ALAIS

Le bourgeois et gouvernemental Petit Méridional nous apprend que la bourgeoisie alaisienne, émue de la mortalité infantile de notre ville, vient de fonder une œuvre de la Goutte de lait. Quand l'allaitement maternel sera-t-il insuffisant, l'œuvre fournira gratis du lait de bonne qualité ; gratis pour les « bons » citoyens s'entend, pour ceux qui votent bien ; pour les autres, leurs enfants peuvent crever.

La caisse sera alimentée par des fêtes, par des quêtes et par la bourse des personnes charitables de la localité. Faire le bien avec l'argent des autres est commode et l'on y trouve honneur et profit.

Car il ne faut pas se laisser prendre à

toute cette philanthropie. Quand les bourgeois paraissent s'intéresser aux enfants des prolétaires, ils font songer à ces anthropologues qui sont aux petits soins avec leurs prisonniers et ne les engraisent que pour les dévorer. Il faut de la main-d'œuvre à nos exploitateurs et plus il y en aura, moins on la paiera.

C'est ainsi, naïf popolo, qu'on l'amadoue et qu'on le dupe. Ne le comprendras-tu pas un jour ?

Jean Sauze.

FETE ENFANTINE

GROUPE DE PUPILLES DU 3^e ARRON.

A la demande de nombreux camarades 8 h. 1/2 grande salle de la maison commune, 49, rue de Bretagne, une troisième soirée artistique.

Au programme première partie : Concert. Deuxième partie : Les Jeux du dimanche, opérette enfantine en 1 acte et trois tableaux, de Ch. d'Avray.

Entrée gratuite, vestiaire obligatoire, 0,50. Aucune place n'étant réservée, prière aux camarades d'arriver de bonne heure s'ils veulent avoir de la place.

LES MARTYRS DE CHICAGO (1887)

Une brochure, avec portraits de Spies, Lingg, Fischer, Engel, Parsons, Fielden, Schwalz et Neebe. L'exemplaire, 5 centimes. Le cent, 3 fr. 50, franco.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnés.

Communications

Groupe ouvrier Néomalthusien. — Sections XI^e et XII^e. Vendredi 26 à 8 h. 1/2, rue Jules-Valles, café de l'Industrie. Discussion sur la bonne marche du groupe et la propagande.

Gérard d'Etudes et de propagande de l'Eglantier. — Vendredi 26 à 8 h. 1/2, rue Jules-Valles, café de l'Industrie. Discussion sur la bonne marche du groupe et la propagande.

Fédération ouvrière antialcoolique. — Une tournée de propagande en Normandie. Le camarade Caubin délégué par la Fédération, donnera des conférences le samedi 27 mai à Solleville, dimanche 28 mai à Deville, mardi 30 au Havre ; mercredi 31 à Elbeuf, jeudi 1^{er} juin à Rouen ; vendredi 2 juin à Vernon ; samedi 3 juin à Mantes. Toutes ces conférences auront lieu le soir et sont organisées par les Bourses du Travail de ces villes.

Alcoolisme et Révolution : tel est le sujet traité, avec projection lumineuse. Les femmes et les enfants sont particulièrement invités. Entrée libre.

La Libre Recherche (groupe d'études sociologiques du quartier Latin), salle de la Lutèce Sociale 16, rue Grégoire-de-Tours, 16, le vendredi 23 mai à 9 h. Causerie par G. Pierre, Sujet : Le Pessimisme. Invitation cordiale à tous.

Lavatori Italiani. — Si vivano tutti i rivoluzionari di lingua italiana, a trovarsi Domenica 28 Maggio alle ore 1 precise alla rue Avron 5 Metro Avron Paris 36. Un corteo sarà formato dai compagni italiani, francesi e spagnoli, che con bandiera nera si rechera al cimitero del Père Lachaise a deprecare una corona sulle tombe delle vittime uccise nel 1872 dai cosacchi della Repubblica francese.

II Gruppo iniziatore.

CLICHY

Conférence antialcoolique. — Mercredi 24 mai à 9 heures 1/2 du soir, à la Bourse du Travail, 35, rue Martre. Conférence publique et contradictoire par le docteur Legrain, médecin en chef de Ville-Evrard, et Gustave Caubin de la Fédération des coiffeurs : « L'alcool, fléau du Proletariat » suivi de projections lumineuses. Les femmes et les enfants sont cordialement invités. Entrée libre.

LYON

Groupe d'action anarchiste. — Les camarades se réuniront le samedi 27 mai à 8 h. 1/2 du soir, chez Chamard, 26, rue Paul-Bert. Attitude à prendre pour protester et faire échec à la loi sur les retraites pour les cadavres, la plus grande escroquerie au siècle ; causerie.

EPINAL

Le camarade Hamelin remercie les camarades des différents endroits où il est passé du bon accueil qu'il a trouvé parmi eux. Il sera à Epinal du jeudi 25 au lundi 29, créant partout où il passera : la Libertaire, la Guerre Sociale, les Temps Nouveaux.

MARSEILLE

Comité de défense sociale. — Dimanche 28 mai à 5 heures du soir, assemblée générale au siège 41, rue Thubaneau.

PONTOISE

Groupe d'études sociales. — Réunion du groupe le samedi 27 mai à 8 heures 1/2 au siège social, salle Frenzy, 4, place du Petit-Martyr.

ROANNE

Le groupe d'éducation sociale « L'Avenir » se réunira le jeudi 1^{er} juin à 8 h. du soir Bourse du Travail. Ordre du jour : La fumisterie des retraites ouvrières. Les camarades révolutionnaires sont instamment priés d'assister à cette réunion.

Le Groupe Artistique intersyndical et coopératif « L'Avenir » se réunira : pour le Théâtre, le mardi de chaque semaine à 8 heures du soir à la Bourse du Travail ; pour le Travail, le dimanche de chaque semaine, même heure, le vendredi de chaque semaine. Les camarades qui auraient des aptitudes sont invités à venir se faire inscrire.

Sous peu, organisation d'une section de développement physique pour les deux sexes. Le Secrétaire.

SOTTEVILLE-LES-ROUEN

Samedi 27 mai à 8 heures du soir, salle de l'Edorado. Conférence publique et contradictoire : Alcoolisme et Révolution par Gustave Caubin, rédacteur à « L'Humanité ». La conférence sera suivie de projections lumineuses. Les femmes et les enfants sont cordialement invités. Entrée gratuite.

Petite Correspondance

PETITE CORRESPONDANCE
ALBERT L. — Mme G., 295, rue de Normandie.

GOIRAND. — Dueret demande votre adresse. Ecrire au journal.

F. M. — Les agissements de Gabrielle Petit ont été dénoncés maintes fois ; il y aurait de la naïveté à la prendre au sérieux.

LENGLOIS. — Grave sujet, qui demande beaucoup de connaissances et de savoir faire pour être mis à la portée de tout le monde.

KIEFFER. — On a beaucoup traité cette question ; il faudrait maintenant apporter des arguments nouveaux.

Un bouvier-sellier désirerait connaître ou correspondre avec un ou des camarades de cette profession habitant Paris ou la province. Ecrire à Cochard, au Libertaire.

Le camarade de Rives qui exhale quelques plaintes sur son milieu n'a qu'à ne pas se désespérer. Le meilleur est de se cramponner, de lutter pour arracher à l'ignorance et à la brutalité, les frères de labeur qui l'entourent. Qu'il ne se décourage pas ; que, puis dans sa foi sincère aux idées anarchistes l'énergie qui sert à vaincre les difficultés de la propagande. Il verra qu'en agissant ainsi sa vie sera pleine d'intérêt et aura une intensité d'activité extraordinaire.

La presse anarchiste est priée d'envoyer un numéro d'essai pour dépôt, abonnements possibles au camarade Spagniol Giuseppe, ferma posta à Venezia (Italie). Les journaux amis sont également priés de reproduire le présent avis.

ALFRED GERENTE, POUR BERNARD. — Nous avons : A mon frère le paysan et des papillons néomalthusiens.

DENIS, d'Irory, est prié d'écrire à Chatin Emilien, 86, rue Oberkampf, Paris.

Le camarade Trouillier prie les camarades avec lesquels il était en relation qu'il est sorti de prison, et qu'il va s'occuper des commissions qu'il a acceptées.

Les camarades du Foyer Populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau, forment une bibliothèque. Ils prient les camarades qui disposeraient de livres traitant de sociologie de leur leur envoyer.

Une Planche anatomique

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME d'après un dessin de G. Hardy, l'auteur de : « Moyens d'éviter la grossesse », superbe lithographie, en vente au Libertaire. Prix : 0 fr. 45, par la poste 0 fr. 20.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libertaire, 15, rue d'Orsel. La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME
Les Martyrs de Chicago. 0 95 0 40
Aux jeunes gens (Kropotkine). 0 40 0 45
La morale anarchiste (Kropotkine). 0 40 0 45
Communisme et anarchie (Kropotkine). 0 40 0 45
L'Elat et son rôle historique (Kropotkine). 0 25 0 30
Entre Paysans (Malesia). 0 10 0 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert). 0 40 0 45
A B C du libertaire (Lernina). 0 40 0 45
L'Anarchie (Malesia). 0 45 0 20
L'Anarchie (A. Girard). 0 05 0 40
Evolution et Révolution (E. Reclus). 0 40 0 45
Arguments anarchistes (Bauer). 0 20 0 25
La question sociale (S. Faure). 0 40 0 45
Les Anarchistes et l'Affaire Dreyfus (S. Faure). 0 45 0 20
Organisation, initiative, cohésion. (Jean Grave). 0 10 0 45
Le patriotisme par un bourgeois, suivi des Déclarations d'Emile Henry. 0 15 0 20
Rapports au congrès antiparlementaire. 0 50 0 60
Les déclarations d'Etiennev. 0 10 0 45

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat. 0 40 0 45
La chair à canon (Manuel Devaldes). 0 45 0 20
Aux conscrits. 0 40 0 45
Lettres de ploumiers. 0 40 0 45
Le Militarisme (Fischer). 0 40 0 45
L'Antimilitarisme (Hervé). 0 40 0 45
Colonisation (Jean Grave). 0 40 0 45
Contre le brigandage marocain. 0 15 0 20
La Révolte du 17. 0 10 0 45

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTIPARLEMENTARISME, etc)

Pages d'histoire socialiste (Icher-Kesoff). 0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guesde). 0 40 0 45
Le droit à la paresse (Lafargue). 0 40 0 45
Boycottage et sabotage. 0 40 0 45
Le Machinisme (Jean Grave). 0 40 0 45
L'A B C syndicaliste (Georg. Yvetot). 0 40 0 45
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nelltau). 0 10 0 45
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stackelberg). 0 40 0 45
Les salaires qui tuent (M. Petit). 0 40 0 45
Le salariat (Kropotkine). 0 40 0 45
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave). 0 40 0 45
Grève générale réformatrice, grève générale révolutionnaire (G. G. T.). 0 40 0 45
Le Syndicat (Pouget). 0 40 0 45
La grève générale (Artiste Briand). 0 25 0 30
Syndicalisme et révolution (D. Pierrot). 0 40 0 45
Le parti du travail (Pouget). 0 40 0 45
La réforme socialiste (Hervé). 0 40 0 45
Le désordre social (Hervé). 0 40 0 45
Vers la Révolution (Hervé). 0 40 0 45
Politique et socialisme (Ch. Albert). 0 60 0 65
Les travailleurs des villes aux champs (Ch. Malat). 0 40 0 45
L'illusion parlementaire (Laisant). 0 40 0 45

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave). 0 40 0 45
La grève des électeurs (Mirbeau). 0 40 0 45
L'école antichambre de caserne et de sacristie (Jannion). 0 40 0 45
Les crimes de Dieu (Séb. Faure). 0 45 0 20
La femme dans les U. P. (E. Girault). 0 45 0 20
La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf). 0 50 0 60
Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Griffuelhes). 0 40 0 45
L'action directe (Pouget). 0 40 0 45
Les bases du syndicalisme (Pouget). 0 40 0 45
Les métiers qui tuent (L. M. Bonnet). 0 45 0 20
Les Terrassiers (L. et M. Bonnet). 0 45 0 20
Les Employés de magasin (L. et M. Bonnet). 0 45 0 20
Les Boulangers (L. et M. Bonnet). 0 45 0 20

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure). 0 45 0 20
Nos Seigneurs les Evêques (Hannriot). 0 05 0 40
Fin de la congrégation, commencement de la Révolution (Gohier). 0 20 0 25
La peste religieuse (Jean Most). 0 40 0 45
Entretiens d'un philosophe avec le Maréchal (Diderot). 0 40 0 45
Dieu n'existe pas (D. Elmassian). 0 05 0 40
Le Néant (incombustibilité de l'âme) (Lipfay). 0 50 0 55
La panacée-révolution (Jean Grave). 0 40 0 45
Justice (Hischer). 0 45 0 20
Les Incendiaires, poème (E. Vernes). 0 40 0 45
Le procès des quatre (Almeryda). 0 20 0 25
L'éducation de demain (Laisant). 0 45 0 45
L'amour libre (Mad. Verne). 0 40 0 20
L'immoralité du mariage (Chaugli). 0 40 0 45
Pays choisis d'Alsace. 0 40 0 45
Opinions subversives (Clemenceau). 0 45 0 20
L'Internationale, documents (James Guillaume), 5 volumes. 5 50 5 40

Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaures, Ernest Vauchan, J. B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld Richard, La livraison). 0 40 0 45
Vers la Russie libre (A. Bullard). 0 40 0 45
Rédactions sur l'individualisme (D. Faure). 0 80 1 50
La République des pouvoirs (Père Barbazan). 0 05 0 40
L'Anarchie et l'Eglise (E. Reclus). 0 40 0 45
A bas les morts (Girault). 0 05 0 40

CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson. 0 45 0 20
En Normandie, chanson (M. Verne), Berceuse, avec musique (Madelaine Verne). 0 40 0 45
Chansons de Ch. d'Avray. 0 20 0 25
Chansons de Lanoif, chaque chanson. 0 20 0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villafra. 0 40 0 45
La mort de Ferrer (Leurs arguments). 0 40 0 45
Vues de l'Avenir social (12 cartes). 0 75 0 85
Vues de « La Ruche » (12 cartes). 0 60 0 70

VOLUMES

ANARCHISME
L'Anarchie (Kropotkine). 1 40
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave). 2 75 3 25
La Conquête du Pain (Kropotkine). 2 75 3 25
Anarchisme (Elzabacher). 3 30
Vers la Révolution (Hervé). 4 25 4 75
La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouvelle édition. 2 75 3 25
La Révolution et l'Idéal anarchique (Elis Reclus). 2 75 3 25

Œuvres de Bakounine, tomes I, II, III et IV. 2 75 3 25
La Société Future (Jean Grave). 2 75 3 25
Anarchistes (Jacky). 2 75 3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave). 2 75 3 25
L'individu et la Société (Grave). 2 75 3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour). 3 30 3 50
Temps futurs, Socialisme Anarchie (Nagel). 2 75 3 25
L'Inévitable Révolution (Un Proscrit). 2 75 3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen). 2 75 3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato). 2 75 3 25
Le Socialisme en danger (Domela). 2 75 3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon), préface de Nagel. 2 75 3 25
Régime, révolte (J. Grave). 2 75 3 25
Psychologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon). 2 75 3 25

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME

L'antimilitarisme et la Paix (Gohier). 4 40
Leur Patrie (Gustave Hervé). 0 95 1 20
Mon oncle Benjamin (Claude Tillier). 1 80 2 25
Guerre et Militarisme (Jean Grave). 2 75 3 25
Désarmement ou alliance anglaise (Nagel). 3 30 3 50
La Grande Famille, roman (Grave). 2 75 3 25
L'Humanité et la Patrie (Alfred Nagel). 2 75 3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulles). 2 75 3 25
Bibi, roman (Darrien). 2 75 3 25
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles). 3 30 3 50
Sous le Sabre, roman (Jean Ajaiber). 3 30 3 50
Les Guerres et la Paix (Ch. Richel). 4 35 4 50

HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkine). 2 75 3 40
La Commune (Louise Michel). 2 75 3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato). 2 75 3 25
Les joyeux temps de l'exil (Malato). 2 75 3 25
Les conquêtes d'Espagne, Monjuich, Cuba, Les Philippines (Tardieu). 2 75 3 25
Autour d'une Vie (Mémoires), par Pierre Kropotkine. 2 75 3 25
Lettres historiques (Pierre Lavroff). 3 60 4 40
La Commune au jour le jour (Reclus). 3 30 3 40

SOCIOLOGIE ET EDUCATION

L'entraide (Kropotkine). 3 30 3 50
Histoire des Bourses du Travail (Fernand Pelloutier). 3 30 3 50
Précis de Sociologie (Palante). 2 50 2 75
Combat pour l'individu (Palante). 3 75 4 40
L'individu contre l'Etat (H. Spencer). 2 20 2 50
La Vie ouvrière en France (F. Pelloutier). 3 30 3 50
L'Amour libre (Ch. Albert). 2 75 3 25
Révolution chrétienne et révolution sociale (Ch. Malato). 2 75 3 25
La Sociologie d'après l'ethnographie (Ch. Letourneau). 4 50 5 50
Observations sur le développement de l'enfance (Gabriel Gouard). 1 35 1 50
L'éducation morale, intellectuelle et physique (Stronon). 2 25 2 75
Propos d'éducateur (S. Faure). 0 60 0 70
Champs, usines, ateliers (P. Kropotkine). 2 75 3 25

SCIENCES, PHILOSOPHIE

L'initiation mathématique (Laisant). 2 25 2 75
L'initiation astronomique (Flammé). 2 25 2 75
L'initiation zoologique (E. Bruckner). 2 25 2 75
Initiation mécanique (C.-E. Guillaume). 2 25 2 75
Initiation chimique (G. Darzens). 2 25 2 75
L'ethique (Spinoza). 0 95 1 20
Philosophie du déterminisme (J. Saularel). 2 75 3 25
L'Athéisme (Le Dantec). 3 30 3 50

L'Unique et sa Propriété (Stirner). 2 75 3 25
Les Primitifs d'Australie (Elie Reclus). 3 30 3 50
Origine des espèces (Darwin). 2 50 3 40
L'Homme selon la Science (Louis Buchner), trad. de Ch. Letourneau. 2 25 2 75
Trad. de A. Regnard. 2 25 2 75
Origines de l'Homme (Haeckel). 1 40 1 40
Force et Matière (Louis Buchner). 1 50 1 50
Le Monisme (Haeckel). 1 50 1 50
Désarmement de l'Homme (G. Boische). 1 40 1 40
L'évolution des mondes (Nergal). 1 40 1 40
Merveilles de la Vie (Haeckel). 2 40 3 30
Origine de la Vie (J. M. Pargame). 1 40 1 40
Histoire de la Terre (Ch. Schuerwein). 3 30 3 40
Histoire de la Création (E. Haeckel). 4 90 2 25
Qu'est-ce que la morale ? (Spencer). 1 90 2 25
La Géologie, par Guéde. 1 90 2 25
La Biologie, par Letourneau. 1 90 2 25
La Botanique (J. L. de Lanesan). 1 90 2 25
La Physiologie (J. Laumonnier). 1 90 2 25
L'origine de tous les cultes (Dupuis). 2 50 3 30
Les Enigmes de l'Univers (Haeckel). 2 25 2 50
La Psychologie ethnique (Ch. Letourneau). 1 90 2 25

LITTÉRATURE

Les Soliloques du Pauvre (Jehan Rictus). 3 30 3 50
Les Illustrations de Steinlen. 3 30 3 50
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus). 1 25 1 50
La Feuille de l'Anarchie : collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4). 2 50 2 80
Caractères (La Bruyère). 0 95 1 20
Les Provinciales (Pascal). 0 95 1 20
Lettres persanes (Montesquieu). 0 95 1 20
Le neveu de Rameau, la Religieuse (Diderot). 0 95 1 20
Rabelais (Euvres). 0 95 1 20
Les Provinciales (Pascal). 0 95 1 20
Le Coin des Enfants (Grave). 3 30 3 50
Qu'est-ce que l'art ? (Ch. Albert). 2 75 3 25
Terre libre, roman (Jean Grave). 2 75 3 25
Malfaitteurs, roman (J. Grave). 2 75 3 25
Souvenir du Bague (Liard-Courtois). 2 75 3 25
Après le Bague (Liard-Courtois). 2 75 3 25

NEO-MALTHUSIANISME

Le problème de la population (S. Faure). 0 10 0 45
Elements de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat), 1 vol. in-8°, 500 pages. 3 30 3 50
Etiquettes feuille de 25 étiquettes différentes, les 4 feuilles. 0 45 0 20
Population prodigieuse par Paul Robin. 0 10 0 45
Controverse sur le Néomalthusianisme. 0 20 0 25
Rapports aux différents congrès ou vriers. 0 25 0 30
Centre la nature (Robin). 0 10 0 45
Malthus et les néomalthusiens (Robin). 0 10 0 45
Pain, loisir, amour (P. Robin). 0 40 0 45
La grève des ventres. 0 40 0 45
Moyens d'éviter la grossesse (Hardy). 0 30 0 35
Ayons des enfants (Chapelier). 0 40 0 45
Génération consciente (Frank Sutor). 0 75 0 85
Prophylaxie sexuelle (Lip Tay). 0 75 0 85
Étude de la femme enceinte (Lip Tay). 4 40 4 35
Dégénérescence de l'espèce humaine (P. Robin). 0 10 0 45
Le Néomalthusianisme par P. Robin. 0 10 0 45
Libre amour libre maternité (P. Robin). 0 40 0 45
Moyens d'éviter la grossesse par G. Hardy. 2 25 3 40

Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy. 1 fr. 25 franco, 1 fr. 40 recommandé. Cet ouvrage est précédé d'un exposé des motifs individuels, familiaux, sociaux de vulgariser la préservation sexuelle. Il est divisé en deux parties : 1^{re} Notions sur la génération, union sexuelle, fécondation ; 2^e Moyens d'éviter la conception, à employer soit par l'homme, soit par la femme. Tous les procédés jusqu'ici connus d'éviter la grossesse sont ensuite exposés en détail, matière dont ils sont fabriqués, manière de les employer, nettoyage, entretien en bon état, avantages et inconvénients, etc... Sous ce rapport, cette brochure est certainement la plus complète qui ait paru jusqu'ici.

L'imprimeur-gérant : DUBRAGNE 15, rue d'Orsel. — Paris.